

Café Ethique



COMPTE-RENDU CAFE ETHIQUE N°1 : « Écologie & Ingénieurs »

Mardi 3 Octobre, 12h30

Intervenants :

- Catherine Larrère, Philosophe, Professeure émérite à l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, auteure de nombreux ouvrages sur l'éthique environnementale et la philosophie de la nature
- Hubert de Beaumont, Ingénieur, Fondateur et Président de l'association de solidarité internationale TECH-DEV

Introduction Générale

La technique est la principale interaction de l'homme avec la nature. Il ne s'agit pas de revenir sur les progrès effectués, le développement de la puissance technique et l'augmentation de la précision, principalement sur les moyens de transport et sur la médecine. Il s'agit désormais d'envisager les conséquences involontaires et nocives des actions techniques entreprises, par exemple l'accumulation de CO₂ depuis les mouvements de mobilisation industrielle liés à la houille et au pétrole, le développement massif de l'EDTA et des insecticides... Depuis la révolution industrielle et l'accélération des développements technologiques, nombre de conséquences nocives et imprévues ont pu être constatées, ou restent encore à l'être. Pensons seulement à la crise du réchauffement climatique, et toutes les difficultés que rencontre la lutte contre ce dernier.

Dans ce contexte, l'ingénieur ne peut plus se contenter d'être un être de technique. Parmi les devoirs de l'ingénieur de demain figurent deux choses nouvelles. D'une part, il doit assumer une certaine responsabilité rétrospective, en mettant un point d'honneur à résoudre les inconséquences de ces prédécesseurs. D'autre part, il doit penser quotidiennement sa responsabilité prospective. Pour cela, c'est une vision globale, qui s'inscrit dans des contextes sociaux et environnements, pour amoindrir la charge de travail des générations suivantes face aux inconséquences du passé.

L'ingénieur d'aujourd'hui ne peut plus se permettre d'avoir un statut neutre, comme par exemple sur les questions du nucléaire civil ou militaire. Les générations précédentes nous ont rendus dépendants du nucléaire civil, et les générations actuelles se doivent de répondre à cela, en construisant une démarche véritablement viable.

Peut-être devrions nous cesser de nous rêver tout puissant face à la Nature. L'urgence dans laquelle nous placent les inconséquences passées nous amène à repenser notre rapport à la Nature, et par là le rapport que nous entretenons à la technique.

Le savoir technique justement, comment est-il partagé ? Dans les rapports Nord-Sud, il s'agit bien souvent d'échanges de matériel, au détriment des savoir-faire. Et cela est dommageable pour qu'une éthique nouvelle de l'ingénierie puisse émerger au Sud, puisque c'est précisément depuis les pays dit « en développement » pourront émerger des approches nouvelles. Elles naissent d'ailleurs déjà ! Mais pour les y aider, certaines associations travaillent pour permettre qu'à de petites échelles, ces responsabilités rétroactives et prospectives naissent et prospèrent. Ne nous empressons pas de décalquer nos vieux modèles dans les pays en développement. Fournissons-leur plutôt les savoir-faire dont ils peuvent avoir besoin, pour que naissent de nouveaux savoir-être.

Dans sa construction d'une éthique, l'ingénieur doit garder à l'esprit que celle-ci ne doit pas concerner que ses activités professionnelles. L'éthique doit toucher à tout. Ainsi, l'ingénieur doit prendre à cœur la dimension citoyenne de son travail. Permettre certains progrès techniques ou environnementaux implique souvent des luttes politiques acharnées. L'appel à une construction de la pensée au contact même du réel dans toutes ses intrications est la définition même de l'éthique. Celle-ci n'est pas une morale embrumée dans ses principes abstrait : elle plonge dans le réel, le travaille, le questionne. Voilà la tâche qui incombe à l'ingénieur, non en tant qu'être de technique, mais en tant qu'être tout court.

Questions aux intervenants

Peut-on faire face au défi du siècle à notre échelle ? Les solutions techniques sont-elles suffisantes ?

Il n'y a pas que des solutions techniques. Par exemple la voiture électrique pollue moins à l'utilisation, mais pour compenser le coût en pollution dû à sa fabrication, l'utilisation doit être longue et importante. Ainsi, pour rendre cette solution viable, il faut que l'effort soit collectif. Un changement de mode de vie est nécessaire, et l'on doit prendre l'ensemble du processus en compte.

Nous avons conscience de la gravité de la situation et une grande impression d'impuissance, par exemple face à la décision de D. Trump de se retirer de l'accord de Paris, mais les efforts sont importants à tous les niveaux. Il faut arrêter de calculer les conséquences et faire ce que nous devons faire : ce que l'on peut faire, où on peut le faire et avec qui on peut le faire.

Comme citoyen, l'ingénieur se sent impuissant, mais il n'est pas seul pour faire face. Chacun peut avoir des actions individuelles assez petites mais ayant un effet démonstratif important.

Combien de temps la prise de conscience prend-elle ? Ne devrait-on pas ajouter des lois ? Les solutions techniques suffisent-elles vraiment ?

Ce n'est pas la technique qui va suffire, même si elle est nécessaire (il est plus rapide d'innover que de changer les mentalités). Il s'agit d'un vrai problème politique. Cependant, ce n'est pas en interdisant que l'on va résoudre le problème, il faut trouver des solutions intelligentes. Par exemple, à propos du crédit carbone : celui-ci est absurde car les projets diminuant les émissions achètent des crédits, qui sont ensuite revendus pour autoriser les entreprises à polluer. Cette fausse bonne idée a donné naissance au permis de polluer.

Finalement, interdire n'est pas une solution, les personnes concernées trouvent souvent un moyen de contourner la contrainte.

Doit-on rester dans le système et y participer, au risque de franchir la ligne rouge, ou devons-nous en sortir pour lutter contre lui ?

Il n'y a pas de réponse, c'est à vous d'en juger. Selon son éthique personnelle, on peut avoir le sentiment d'atteindre parfois une certaine ligne rouge à ne pas dépasser. Le premier pas est la prise de conscience, la réflexion. Si l'on considère alors que l'on peut et que l'on doit sortir du système, alors il faut le faire, mais l'objectif ici n'est pas donner de leçon de morale, mais plutôt partager un témoignage. Si pour sa part, M. de Beaumont a fait le choix d'en sortir, cela n'est pas nécessairement la marche à suivre. Des petites actions peuvent aussi changer les choses si elles sont entreprises de manière collective.

Les élèves ingénieurs attendent des règles, y a-t-il du concret à donner aux étudiants ?

Pour M. de Beaumont, il n'y a pas vraiment de règle générale, mais plutôt des règles découvertes au fur et à mesure lors des actions de son association Tech-Dev, que l'on tente de mettre en application par la suite. Développer le séchage solaire au lieu du séchage à gaz, ou encore promouvoir des emballages non plastiques et recyclables auprès des entreprises africaines (l'emballage est la première problématique de ces entreprises et les alternatives telles que les canettes sont hors de prix) sont autant d'approches qui relèvent d'un contexte particulier. Il ne s'agit pas de la classique écoconception alliant robustesse et pérennité mais plutôt de problématiques de ce genre.

Dans notre situation, l'idée qu'il faut y avoir du concret est vraie mais il faut aussi réfléchir et avoir du recul. Dans notre exemple, ne devrions-nous pas tenter de faire disparaître l'emballage plutôt que de le remplacer ?

Le problème n'est-il pas dans l'éducation que l'on nous offre ? Nous sommes perdus entre notre volonté d'engagement et le manque (énorme) d'accompagnement. Par exemple dans les cours offerts en énergie il n'y a pas de solaire ni d'éolien mais de l'énergie thermique et nucléaire. N'y a-t-il pas un certain formatage de l'élève ingénieur ?

L'élève ne doit pas tout attendre de l'école. L'éducation ne réside pas seulement dans le contenu mais aussi dans l'apprentissage de l'autonomie. Savoir chercher par soi-même est certainement une des qualités les plus essentielles.

Les mentalités sont longues à évoluer, il faudrait que l'enseignement se mette au goût du jour. Pour cela, il faudra du travail de la part des étudiants pour faire entendre leurs désirs, mais il faudra par-dessus tout du temps.

De plus, pour aller vers les énergies renouvelables, il faut maîtriser les anciennes.

L'impression d'impuissance concerne le point de vue personnel et citoyen. Mais en tant qu'ingénieurs, nous sommes tributaires du consommateur qui n'a pas forcément des attentes écologiques : comment s'engager dans cette voie ?

Lorsque l'on lance quelque chose, on se rend compte que l'on n'est pas seul.

Dans la logique de maximisation du profit, il faut plaire au consommateur. C'est alors en tant que citoyen et consommateur que l'on peut agir, en consommant différemment. De plus, il n'est pas toujours nécessaire de sortir du système : on pourrait déjà agir à l'intérieur du système, de telles actions peuvent être très efficaces. D'où l'importance de lutter non seulement en tant qu'ingénieur, mais aussi en tant que citoyen, pour aider les prises de consciences et la responsabilisation des consommateurs au regard des problématiques environnementales

Le problème n'est-il pas aussi dans notre communication très pessimiste ? Nous avons tendance à culpabiliser les gens, mais de telles méthodes ne marchent pas.

Effectivement, la culpabilisation bloque, elle ne sert à rien. Il faudrait alors mettre en avant le dynamisme, montrer les choses innovantes. On ne crée rien par la répression, il faut au contraire susciter des désirs pour que les choses changent. De plus, l'effet générationnel peut changer les choses : ce qui peut paraître impossible à faire comprendre à une génération pourra aller de soi aux yeux de la suivante.

L'attitude moralisatrice des pays du Nord envers les pays du Sud n'entraîne-t-elle pas une certaine frustration par rapport à la conscience écologique, ainsi qu'une posture de rejet ?

Dans les années 2003-2004, les pays du Sud considéraient les problèmes environnementaux comme un problème des pays du Nord et rejetaient cette attitude moralisatrice. Maintenant, le changement climatique affecte plus les pays du Sud, qui cherchent alors des solutions pour améliorer la situation.

Les gérants avec lesquels travaille Tech-Dev ne s'intéressent pas de près à ces débats, ils se préoccupent d'abord de la survie de l'activité. La prise de conscience serait plutôt à faire au niveau de l'ONG. C'est plus au niveau des intellectuels qu'il y a une telle réflexion, tandis que les réalités économiques poussent beaucoup de gens à ne penser qu'en termes de profit.

Est-ce le travail d'un ingénieur d'initier un changement radical et efficace ?

Oui.

Il y a un cadre législatif permettant de répondre à cette question. D'après la chartre de l'environnement, l'ingénieur possède ici une responsabilité particulière.

Est-ce qu'il faut attendre des décisions « d'en haut » ou favoriser les initiatives citoyennes ?

En prenant l'exemple de D. Trump, beaucoup d'états américains tels que la Californie, l'état de New York et celui de Washington ayant décidé de rester tout de même dans l'accord de Paris, nous voyons qu'il y a une grande quantité d'actions transversales possibles.

Les deux sont nécessaires, il faut voir où l'on peut agir.

Dans quelle mesure est-il judicieux de se centrer sur l'environnement et la nature ? Ne devrions-nous pas nous refocaliser sur le social, favoriser des modes de vie simples ?

Tout est lié, ce que d'ailleurs trop de gens oublient. Beaucoup d'écologistes sont incapables de lier l'environnement et le social. Cependant, il ne faut pas trop se focaliser sur le social au risque d'en oublier l'environnement, ce qui serait aussi au détriment des problématiques sociales.